

## Apollinaire lettore di Stendhal

di P. A. Janni

Tutti conoscono l'Apollinaire parigino o l'Apollinaire « romano ». Per contro pochi sanno di Apollinaire « bolognese ». Eppure fu proprio a Bologna che il piccolo Guglielmo Alberto Vladimiro Apollinare de Kostrowinsky (impò a leggere) aveva tre o quattro anni (una fotografia scattata da Roberto Pelì a Bologna ce lo mostra accanto al fratello Alberto). Così racconta lui stesso a Giuseppe Kaimondi: « Je me souviens avec précision de Bologne, je devais avoir trois ou quatre ans, j'y ai eu une première, ma plus grande, ma véritable frayeur. C'était à une fête, une sorte de foire, avec des baraques de pillasses. J'étais avec ma mère et mon petit frère. Ma mère pour nous amuser voulait nous faire assister à un spectacle dans une baraque devant laquelle nous venions de voir la parade. Mais il n'y eut pas moyen de me faire entrer, les pillasses m'avaient fait peur. Ils sont restés pour moi quelque chose de mystérieux et ce sentiment j'ai senti dans l'âge de Picasso où il a écrit ces œuvres merveilleuses. C'est à Bologne aussi que j'ai commencé à apprendre à lire, mais douloureusement car j'avais horreur de ça »<sup>1</sup>.

Apollinaire ritrattò il cattivo lettore dei primi anni d'infanzia: la curiosità lo portava a una lettura rapida, volta a cogliere l'essenziale della pagina scritta: più che un leggere, il suo era un geniale intuire, un semplice e rapido scegliere di materiali in vista di un'utilizzazione. E così lesse Stendhal: di maniera che — nel 1905 —, quando pubblicò la sua seconda rivista, volle mettere in copertina un brano tratto dal *Lucien Leuwen*, ad illustrare il titolo e le invenzioni della pubbli-

cazione. Sotto la testata (« La Revue immobilisée ») si leggeva: « Lecteur bénévole, écoutez le titre que je vous donne ». Seguiva la nota pagina stendhaliana che si chiudeva con queste parole: « Songez, ami lecteur, à ne pas passer votre vie à haïr et à avoir peur ». Veniva poi l'indicazione bibliografica « Lucien Leuwen publié par Jean de Mitty »<sup>2</sup>.

Ad introdurre Apollinaire nel mondo degli stendhaliani fu con molta probabilità proprio Jean de Mitty<sup>3</sup>, conosciuto alla « Revue blanche » nel 1907, e che avrebbe dovuto essere testimone, assieme a Max Jacob, di un duello che non ebbe mai luogo tra Apollinaire e Max Duhamel.

Nel 1911 Apollinaire ci offre un colorito ritratto di Jean de Mitty rappresentato nella dimensione di un contemporaneo pitonesco alla maniera di Jarry o di Ernest La Jeunesse: « Jean de Mitty était roussin, mais il lui arrivait souvent de cacher son origine et de dire qu'il était de l'Isère. Il parlait encore de sa tante de Fontainebleau, laissant entendre qu'elle lui laisserait un héritage. Il se faisait donc une idée particulière de l'élégance, et avec joie, sans se flatter d'en imposer, il s'essayait à donner ainsi, dans la conversation, une apparence d'authenticité à son pseudonyme. Il avait plané, pour son propre plaisir, un arbre généalogique imaginaire qui l'apparentait à de bonnes maisons, et la noblesse de l'Empire n'y paraissait que dans un petit nombre de rameaux [...] À l'entendre, il possédait des poèmes inédits de Stendhal, qu'il hésitait à publier parce qu'ils étaient licencieux. Mais peut-être n'avait-il rien de tout cela, et afin de nourrir la conversation, il n'hésitait point à inventer des choses plaisantes qu'il donnait pour véritables ». E ancora: « Il cherchait l'originalité dans les ex-dons de ses livres. Il a fait entrer dans celui de mon exemplaire de *Lucien Leuwen* l'adverbe *hepéliquement*, qui pourra amuser les stendhaliens »<sup>4</sup>.

Così, attraverso Jean de Mitty, Stendhal entra in quella pratica del gioco tanto congeniale ad Apollinaire e che tanta parte avrà nella

<sup>1</sup> « La Revue immobilisée », I, aprile 1905.

<sup>2</sup> Bisogna tuttavia tener presente che Stendhal era oggetto di studio e di interesse negli ambienti vicini ad Apollinaire. Si pensi soltanto a un René de Guarnon o a Max Jacob (per quest'ultimo si veda P. Buzano, *Max Jacob et Stendhal*, « Disque vert », novembre 1925).

<sup>3</sup> G. Arvet-Marty, *Archives de la "Revue de France"*, 16 agosto 1951, cf. *Œuvres complètes*, III, t. II, pp. 329-31.

<sup>4</sup> Lettera a G. Kaimondi in data 22 febbraio 1918 (cf. G. APOLLINAIRE, *Œuvres complètes*, édition établie avec la direction de M. Décaudin, Paris, Belfond-Lucas, 1965, t. IV, p. 495).

genesi delle avanguardie novecentesche. E anche nella prospettiva del gioco va interpretata la famigerata erudizione di Apollinaire che altro non rappresenta se non l'insaziabile curiosità di un uomo di cultura, di un appassionato bibliofilo che dal passato e dalla tradizione intendeva trarre quelle lezioni che gli permettessero di muoversi coscientemente e libero nel presente, proiettandosi verso la conquista di uno « spirito nuovo ».

Nel novembre 1912 « Les Soirées de Paris » pubblicano una serie di documents inédits de Stendhal presentati da Adolphe Paupe. Ma a questo contributo di erudizione pura, inusitato sulla rivista apollinairiana, fa riscontro in apertura del numero seguente la descrizione di una seduta notturna allo « Stendhal Club », firmata da André Billy. Per dare un'idea del tono dello scritto basti leggere le prime righe: « Le dernier coup de minuit retentit doucement aux oreilles de M. Adolphe Paupe, bibliothécaire du Stendhal-Club. On avait sonné à la porte de l'appartement. M. Paupe referma le volumineux cahier d'articles stendhalien dont il avait coutume de lire quelques pages, chaque soir, avant de se mettre au lit, et passa dans l'antichambre »<sup>1</sup>. Un capitolo di roman feuilleton dove appaiono, alleggeramente mescolati, oltre a Paupe, Cozzime Striminski, Taine, Sarcey e tanti altri, visi e meriti, fino a Moréas e a Paul Léautaud.

Apollinaire segue l'attività degli stendhaliani attraverso il « Divan ». Sappiamo che è in rapporto con Henri Martinet che fu tra i rarissimi critici a recensire *Alcool* nel 1913.

Nel giugno 1914 vuole portare il suo contributo « erudito » agli studi stendhaliani con tre notizie apparse sulle « Soirées de Paris » con il titolo *À propos de Stendhal*. Nella prima riporta un frammento del *Journal* di Stendhal pubblicato sul « Divan » da Henri Debray, dove la frase italiana « nel quale trovosi in lei quel alma grande e veramente amante, che forse ho sognata [sic] » è tradotta: « même au cas où je trouverais en elle cette âme grande et vraiment amante que peut-être j'ai rêvée ». Annota Apollinaire: « S'agissait ne veut rien dire et selon toute vraisemblance, il ne faut pas lire stagnata qui ne signifie

<sup>1</sup> A. BILLY, Une séance nocturne au Stendhal-Club, « Les Soirées de Paris », 11 dicembre 1912, poi in *Haymann et Cie* (ed. opuscolo *Inventionen stendhalien*, insieme a un *Annuaire des Dictionnaires* di M. Théry pour la réception de Monsieur Stendhal à l'Académie française), Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1963, pp. 83-124.

arrêter que dans le sens d'ébranler: j'aguste le sangue, arrêter le sang. Il veut mieux, à mon avis, lire sognata et traduire ainsi 'Que peut-être j'ai rêvée' »<sup>2</sup>.

La seconda nota ci porta sul terreno favorito da Apollinaire: quello della bibliofilia e in particolare di quella legata al mondo delle edizioni clandestine o semi-clandestine. Parte dalla segnalazione di un esemplare dell'edizione originale dell'*Henry Brulard* (quello di Delécluse appartenente a J.-L. Vauclayer) per giungere a denunciare la *passivité* della Bibliothèque Nationale che tiene all'Enfer una ristampa dell'opera: « N'est-ce pas une rigueur excessive contre cette réimpression? Et cette mesure est d'autant plus ridicule que, par la protestation pudibonderie de son bibliothécaire actuel, l'Enfer est rigoureusement fermé à tous les travailleurs. Il faut la croix et la barrière pour pénétrer dans cet Enfer-là. Laissez donc se damner ceux qui le veulent bien ou tirez la réimpression d'H.B. de sa froide gibernée, afin d'épargner l'exemplaire de l'édition originale que, sous condition d'aller le lire à la table de la Réserve, on prête à tous ceux qui le demandent »<sup>3</sup>.

La terza nota si riferisce all'esemplare del *Lesivo Lesivo* posseduto da Apollinaire, prestato ad un amico e non più restituito. Si trattava dell'edizione Dentu uscita nel 1894 a cura di Jean de Mitty (« sous couverture, non pas des éditions de *La Revue Blanche* », ma, je crois, de la librairie Dentu »)<sup>4</sup>. Infine ricorda la dedica di Jean de Mitty vergata su quell'esemplare aggiungendo ancora una volta di aver segnalato il libro « uniquement à cause de l'adverbe *brûlément*, néologisme que les Stendhalien trouveront peut-être digne d'imitation »<sup>5</sup>.

Nel novembre 1915 esce sul « *Mercury de France* » una curiosa pagina di Apollinaire dedicata a Stendhal e a Wells su un problema che sembra interessasse molto i lettori del tempo: Stendhal aveva detto che il combattente non poteva avere nessuna idea della battaglia alla quale prendeva parte. A questo proposito annota Apollinaire: « on peut marquer que son opinion est maintenant en défaut, car dans la

<sup>2</sup> G. APOLLINAIRE, *À propos de Stendhal*, « Les Soirées de Paris », 15 giugno 1914, p. 302. Cf. *Œuvres Complètes* cit., t. III, 886. — *Éditions du Journal* citate più tardi dalla stessa *Œuvre* e da L. Boyer recensis: «... che forse ho sognato ».

<sup>3</sup> G. APOLLINAIRE, *À propos de Stendhal*, cit., p. 302.

<sup>4</sup> L'edizione della « *Revue Blanche* » nacq. sempre a cura di Jean de Mitty, nel 1903.

<sup>5</sup> G. APOLLINAIRE, *À propos de Stendhal*, cit., p. 303.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 303.

guerre actuelle le combattant, et surtout le fantasista, se rend bien compte de la bataille. En effet, la stratégie est réduite à sa plus simple expression. C'est un art qui attend encore ses novateurs »<sup>11</sup>. Qui Stendhal è soltanto un peccato per offrire ad Apollinaire il detto di sfoggiare certe sue preziose concezioni d'arte militare.

Pochi giorni prima della morte Apollinaire pubblicò sull'« Europe nouvelle » una notizia in cui rievocava come una volta l'autore di *Ubu roi* ebbe a dirgli: « Quelle belle pièce de guignol on pourrait tirer de *La Chartreuse de Pise* si elle n'était pas de Stendhal »<sup>12</sup>. L'occasione era offerta ad Apollinaire da un adattamento del romanzo operato da Giristy e commentava: « M. Giristy n'a pas tiré de la *Chartreuse* une pièce de guignol, mais on aimerait savoir ce que cet homme discret et spirituel qui était l'auteur d'*Ubu roi* penserait aujourd'hui de l'adaptation de M. Giristy »<sup>13</sup>. Ora non è tanto quest'adattamento dell'opera stendhaliana che ci interessa, quanto una piccola osservazione che Apollinaire fa commentando la frase di Jarry. Ancora alla vigilia della sua morte Apollinaire contesta i maestri consacrati, in questo sponendosi, in un'ideale geografia letteraria, più a sinistra di Jarry: « C'est que Jarry, tout facileux qu'il fût, avait le respect des réputations établies. Celle de Stendhal en est une »<sup>14</sup>.

E per chiudere vorremmo ricordare una pagina poco nota di Max Jacob ove si stabilisce un singolarissimo rapporto fra i due personaggi Stendhal e Apollinaire, sulla trama paradossale d'una « italianità » che secondo la loro opera è la loro vita: « Stendhal dit (ce qui est vrai) qu'on ne connaît que les petites vanités françaises en Italie. Guillaume Apollinaire aime l'Italie pour sa douceur joyeuse. Guillaume aimait la gloire et nous aimons son légitime orgueil. Stendhal était vantard et crovait après les décorations. Il a même cent fois par petite vanité française. Guillaume était modeste jusqu'à la peur, ce qui contredit son légitime orgueil. [...]

Stendhal est un homme d'espéril comme son ami Mérimée.

<sup>11</sup> G. APOLLINAIRE, *Autobiographie*, « Mémoires de France », 7<sup>e</sup> novembre 1915 (ed. *Giovanni Comptini*, cit., t. II, p. 467).

<sup>12</sup> « L'Europe nouvelle », 26 ottobre 1918 (ed. *Giovanni Comptini*, cit., t. II, p. 263).

<sup>13</sup> *Ibidem*.

<sup>14</sup> *Ibidem* (cf. anche P. A. JANNON, *Le romanesque littéraire nell'età critica di Guillaume Apollinaire*, Roma, Bulzoni, 1971, p. 67).

Guillaume aime le gros rire comme Paul Claudel. Stendhal et Guillaume s'emballent sur la peinture et la sculpture, mais quel novateur que Guillaume! et que d'erreurs dans l'admiration de Monsieur Canova! Quant à la musique, Guillaume pleurait les naïves romances de Schubert et méprisait le reste. On n'a jamais pu l'y tromper. Stendhal fait le dilettante à l'italienne à propos des contre-ut. L'imagine que ces deux hommes se seraient aimés et disputés dans un café de Milan; mais si Guillaume avait eu les joists du conseil de Civita-Vecchia, il aurait écrit d'autres romans que l'admirateur de Pigault-Lebrun. Je vois plutôt Guillaume, très respectueux un soir chez le comte de Gobineau, s'exaspérant, furieux sur la question des races, et le lendemain nous racontant sa visite, pile d'admiration pour ce grand penseur et sa bonne table. De la retraite de Russie ou des rares batailles qu'il a entrevues, qu'a retiré l'officier Stendhal, auditeur au Conseil d'Etat? Les premières pages (d'ailleurs superbes) de la *Chartreuse*. De la guerre de 1914, Guillaume a fait les *Caligraevnes* supérieurs à *Alceste*. Tous deux ont parlé leurs œuvres, sous deux les ont écrits comme ils les publiaient et ceci est italien. Tous deux sont des « flâneurs des deux rives », le plus grand des rives du Rhin, le moindre de celles du golfe de Naples. L'un annonce les goûts et les dégoûts de Victor Hugo, l'autre le domine comme la vraie poésie domine l'habileté et la technique, et les grandes idées de l'intelligence, le panache, le verbe, les morceaux »<sup>15</sup>.

<sup>15</sup> M. JACON, *Chronique des temps étranges*, Paris, Boudry, 1936, pp. 93-94.